|  |
| --- |
| **Episode 1 : prologue**  **En attendant les barbares, ce n’est pas toujours drone !** |

Alors que les élections ont eu lieu le samedi 5 avril à Kaboul dans une situation globalement calme, ce qui donne espoir en l’avenir pour ce pays et que j’ai été « réfugié » depuis le mercredi soir avant ces dernières à Dushambe au Tadjikistan, la volonté affichée et malheureusement mise en œuvre depuis plusieurs semaines dans tout le pays par les Taliban à les empêcher, m’interroge une fois encore sur les raisons de cette violence.

Les opérations des insurgées  affectent en effet, les différents agents des services de sécurité mais aussi, et de plus en plus, les civils dont le nombre total de décès et de blessures a très significativement augmenté en 2013, selon les chiffres recueillis par l’agence spécialisée des Nations Unies pour l’Afghanistan[[1]](#footnote-1).

Dans le *Public bar*, un des (rares) lieux à la mode à Dushambe, j’ai été longuement interrogé par deux récentes connaissances expatriées de cette ville sur les raisons qui m’ont conduit à aller dans un pays, l’ Afghanistan confronté à une telle violence.

Ce questionnement m’est apparu comme une nouvelle raison d’essayer d’exprimer en quoi le choix d’une plongée personnelle dans une histoire de violences, même si elles ont grandement variées au cours des décennies des conflits qui agitent ce pays, pouvait aussi rencontrer un besoin de confrontation personnelle à une réalité qui avait jusque là, échappé à toute expérience directe, sauf très marginalement en dehors du pays que j’ai choisi de rejoindre en 2012.

## Kaboul printemps 2014

La mise en joue par leurs petits pistolets le jeudi 20 mars 2014 de trois petits enfants sous les yeux de leur mère qui suppliait des Taliban, à peine sortis de l’adolescence, d’épargner sa progéniture chérie au prix de sa vie à elle et de celle de son mari à ses côtés, un journaliste de l’AFP qui avait amené toute sa famille fêter la nouvelle année au restaurant de l’hôtel Serena, pose des abimes de questions après un premier sentiment de répulsion viscérale face à ce lâche quadruple assassinat.

Neuf personnes devaient mourir ce soir là dans l’attaque organisée d’un hôtel considéré à la fois comme le mieux protégé de Kaboul et comme une cible symbolique en raison de l’accueil dans ce lieu, d’étrangers et d’afghans de l’administration, du monde des affaires ou de la politique. La tentative d’attaque le samedi suivant d’un autre lieu où logeaient des familles expatriées mais qui a échoué en raison d’une heureuse erreur logistique, a failli allonger la longue liste des enfants disparus dans ce conflit de « Trente Ans ».

Cet événement n’est pas un dommage collatéral côté afghan d’une opération de terreur visant essentiellement des étrangers. Si des enfants ont été touchés « par erreur » lors d’attentats visant des cibles autres (étrangers, policiers, responsables politiques…), de trop nombreuses situations ont conduit à placer dans le viseur des « insurgés » et au devant de cette scène macabre, des enfants innocents.

Lors des semaines qui ont précédé ces meurtres, plusieurs enfants afghans avaient été tués en province pour l’unique apparent motif qu’ils s’amusaient sur un terrain de leur village. D’autres jeunes filles en plusieurs lieux du pays avaient reçu quant à elles, de l’acide en plein visage en allant paisiblement sur le chemin de l’école.

Ces évènements rappellent les jours sombres du régime Taliban où les activités banales comme faire de la musique, aller à l’école en particulier pour les filles, jouer voir lire étaient considérées comme subversives et ainsi interdites…

La confrontation à cette violence pose une abime de questions, en particulier quand on s’imagine le représentant d’une génération européenne dont la durée de vie prévue se divise en deux parts quasi égales entre les quarante dernières années de la fin du XX° siècle et les quarante premières du début du XXI° siècle.

## Les motivations à la violence et la légitimité de l’intervention pour la contrer. Et ma responsabilité dans tout cela ?

Comment s’inscrit cette violence ultime dans les objectifs poursuivis par les mouvements insurgés ? En quoi la formation des jeunes Taliban les préparent-ils ou les conduit-ils à de tels actes vis-à-vis de leurs propres concitoyens ? Est-il possible de s’appuyer sur les analyses faites sur Al Qaeda dont les Taliban ont été proches, pour comprendre en partie leurs motivations ?

D’un autre point de vue, comment les pratiques de guerre de l’occident en Afghanistan (attaque de nuits des villages et intrusions dans les maisons, usage de drones…) ont pu parfois conforter dans la population afghane à la fois, un rejet de l’intervention extérieure et une plus grande tolérance vis à vis des actes des Taliban.

Ces actes traduisent-ils cette nouvelle forme de guerre définie par les spécialistes comme « asymétrique » qu’il conviendrait d’abord de comprendre, avant d’en voir les effets sur une morale de l’action, avant d’engager toute intervention extérieure, qu’il faudrait redéfinir pour poursuivre notre avancée dans ce XXI siècle ?

Pourquoi ma génération qui, pour la plupart de ses membres n’a connu de la guerre que ce dont nos parents ont bien voulu nous dire spontanément dans un légitime souhait de passer à autre chose, eux qui l’avait vécu en direct, c’est à dire le plus souvent peu (mais avons nous voulu en savoir plus ?), a accepté de laisser progressivement, puis totalement ensuite dans le cas français, à des professionnels la responsabilité de conduire la guerre au nom de la République dans des « théâtres d’opérations extérieures » ? Comment avoir laissé s’opérer ces choix sans interroger en profondeur cette responsabilité comme cela a été le cas de beaucoup de nos ainés de dix ans qui l’avaient fait à plusieurs occasions, par exemple dans le cas emblématique du Vietnam.

Un débat a agité pendant plusieurs années les experts de l’humanitaire et des relations internationales sur la justification d’une intervention pour des raisons humanitaires dans un pays tiers à travers le concept du droit ou du devoir d’ingérence. Il a pris ensuite la forme juridique, qui a été officiellement reconnue par les Nations Unies, de la Responsabilité de Protéger (R2P). En quoi et jusqu’où le citoyen que je suis, se considère-t-il lui-même pleinement engagé par les décisions prises par son gouvernement démocratique doté du droit, selon la théorie du monopole légitime de la violence, d’engager l’usage de ses forces armées notamment pour lutter ceux qui peuvent apparaître comme des barbares[[2]](#footnote-2) ?

Pour répondre enfin à cette dernière question, il me semble obligatoire d’essayer de comprendre à la fois qui sont ces « barbares » et ainsi, d’analyser leurs motivations puis, ensuite, de tenter de comprendre la mission donnée aux forces qui se battent au nom des valeurs de l’occident et les effets occasionnés par cette usage de la contrainte armée vis à vis de l’objectif ambitieux même à très long terme, d’une forme de paix universelle à rechercher et donc à inventer.

C’est probablement une utopie mais il est beau, et probablement aussi indispensable, de tenter d’y croire pour ne pas laisser éclore la part de barbarie qui est enfouie en l’homme et qui surgit soudainement à la mauvaise saison à un bout ou à l’autre de la terre…

Ces questions feront l’objet de différents papiers dans les prochaines semaines ou mois.

Le numéro deux est déjà disponible :

Deuxième épisode : Une génération face à l’impensée

1. UNAMA [↑](#footnote-ref-1)
2. Tzetan Todorov ou TT (in Todorov T.  « La peur des barbares. Au delà du choc des civilisations », Le livre de poche, Paris 2008) divise le monde en quatre groupes : les pays dominés par *l’appétit* constitue le premier (les fameux « BRICS »), le *ressentiment* ceux du deuxième (pays majoritairement musulman), la *peur* ceux du troisième (l’occident), le dernier regroupe les *indécis*. Si les pays de la peur ont le droit, affirme TT, de se défendre contre les menaces terroristes qui remettent en cause les valeurs de leurs démocraties, ils doivent le faire de façon adaptée, donc proportionnée, afin de ne pas causer de résultats contraires aux objectifs visés : « La peur des barbares est ce qui risque de nous rendre barbares ». Ceci alors que les interventions extérieures de ces dernières années ont montré leurs faibles résultats sur le terrain et dans le règlement de différents conflits et l’absence de stabilité dans plusieurs pays (Irak, Afghanistan, Lybie…). [↑](#footnote-ref-2)